

Les Rancunes de Molière.

Chronique parisienne :

Maurice Donnay a consacré une très belle conférence à "Tartuffe". C'est l'une de ses conférences les meilleures, dans une série excellente. Or, "Tartuffe" n'est pas une pièce comédie, à cause des commentateurs, évidemment, et puis à cause du fait que voici. Molière avait d'abord écrit "Tartuffe" à son gré. Mais il eut des ennuis. Et le "Tartuffe" que nous possédons est une version nouvelle ; eh bien, il y a, dans ce remaniement, des restes d'anciens projets et aussi des lacunes de sorte qu'en plus d'un endroit la pièce n'est pas tout à fait claire. Maurice Donnay l'a montré à merveille, par une très attentive et juste analyse critique.

Le point sur lequel on a le plus passionnément discuté, le voici en peu de mots : qui est Tartuffe ? un jésuite ? un janséniste ? Les amis des jésuites veulent qu'il soit un janséniste et les amis des jansénistes leur rendent bien la politesse.

Autrefois, les professeurs de littérature avaient, là-dessus, beaucoup de mal. Certes, ils ne baragouinaient pas à nous présenter "Tartuffe" comme un chef-d'œuvre ; mais ils dépensaient aussi beaucoup de zèle et d'ingéniosité à prouver que "Tartuffe" n'était pas une comédie antireligieuse.

Pareillement, le poème de Lucrèce les occupait. Et, quand Lucrèce accusait la religion des pires méfaits, nos maîtres avaient soin de nous affirmer qu'en latin "religio" ne veut pas dire la religion, mais la superstition.

Nos maîtres étaient charmants. Mais Lucrèce ne distingue pas du tout la religion et la superstition ; et l'œuvre de Molière n'est pas du tout religieuse : je ne parle pas de "Tartuffe" seulement.

Si l'on y songe, il est assez étrange que Molière, peintre de son temps, nous montre une société dans laquelle la religion ne compte pour rien. Sans doute, on n'aurait pas permis qu'il amenât sur le théâtre Dieu et les saints. Tout de même, cette bourgeoisie de 1660, où Molière prenait les modèles de ses personnages, était fort religieuse : il nous la peint sans cela.

"Tartuffe" est à peu près la seule occasion qu'il ait choisie de nous offrir le spectacle de la dévotion et, ce jour-là, c'est un "faux dévot" qu'il nous présente.

Maurice Donnay l'a remarqué : en face de Tartuffe, le faux dévot, nous ne voyons pas un vrai dévot ; nous ne voyons qu'un imbécile, cet Orgon.

Alors, tout ce qu'on nous dira, pour expliquer la partialité de Molière et l'excuser, tout cela ne nous persuade guère. Et, si l'on prend les choses simplement, "Tartuffe", à la rigueur, suffirait à qui voudrait se figurer un Molière assez anticlérical.

On peut en avoir du chagrin ; mais il faut qu'on prenne son parti. Et l'on blâmerait Molière légitimement : cela vaut mieux que faire, touchant son œuvre, un contre-sens, avec de bonnes intentions inutiles.

Du reste, on irait à l'absurde en prétendant que Molière ait voulu donner Tartuffe pour le type général et habituel du dévot. Jamais il n'a procédé ainsi. Mais, peignant un dévot, peut-être ne fut-il point fâché de rendre celui-là. Il se vengeait ; ou, si le mot déplaît, mettons qu'il avait de l'amertume et qu'on s'en aperçoit.

Les comédiens et l'Eglise étaient alors en vive querelle ; les prédicateurs n'accordaient à de tels amuseurs nulle indulgence. "Malheur à vous, qui riez, car vous pleurez..." Voilà ce que les comédiens recevaient, ordinairement, des orateurs sacrés.

Ajoutons que Molière fut l'élève de Gassendi et le traducteur de Lucrèce. On ne manque pas de le dire, en telle occurrence ; c'est vrai, tout de même.

Et enfin, dans tout son théâtre, de quoi Molière se moque-t-il ? De tout ce qui n'est pas naturel, exactement. Sauf la rancune dont je parlais, il y a quelque analogie entre la grande comédie de "Tartuffe" et la petite satire des "Précieuses ridicules". Il l'a dit et on l'a répété bien souvent : ce ne sont pas les précieuses qu'il a peignées, mais les fausses précieuses. Et, de même, ce ne sont pas les vrais dévots qu'il a peints, mais seulement les faux dévots.

Il l'a dit et il a bien fait de le dire, ne fût-ce que pour éviter les pires désagréments ; en outre, il avait le droit de le dire, avec sincérité. Mais, en réalité, il n'aimait pas — et on le voit — la préciosité ; elle n'est pas naturelle. Semblablement, il n'aimait pas la dévotion ; elle n'est pas naturelle ; ou, du moins, elle ne lui paraissait pas naturelle. Sa philosophie le rattachait à un groupe de ces penseurs libres qu'on appelle les libéraux. Les renseignements, je le

mais, n'abondent pas là-dessus ; mais je crois que le sentiment de la piété est l'un de ceux qu'il n'eût pas du tout.

Et, même si l'on a du génie, on est porté à considérer comme des hypocrites les porteurs de sentiments qu'on ignore.

C'est, en somme, l'hypocrisie que Molière a figurée sous les espèces de son Tartuffe, Donnay l'a très bien dit. Et il a très éloquemment montré que la satire de "Tartuffe" atteint, de cette manière, nos hypocrites de toutes sortes, nos différents faux bons-hommes, nos prétendus amis du peuple qui vivent aux dépens de leur clientèle, nos anarchistes opulents, nos "agents de change collectivistes".

Et, ici, les applaudissements furent très chaleureux. Maurice Donnay caractérise le "Tartuffe" comme une pièce extrêmement triste. C'est la vérité. "Le Misanthrope" est une pièce triste. Ces deux comédies, Molière les a écrites entre 1663 et 1667. Je commençais alors d'être, physiquement et moralement, très misérable. Avec une santé de plus en plus mauvaise, les pires chagrins lui arrivaient de tous côtés ; et Armande n'est pas raisonnable.

Mais on remarque, en outre, que Molière, jusqu'à sa mort, sera plus malheureux ! Il ne fera donc plus de pièces gaies ? Si "Le Misanthrope" n'a pas été un succès magnifique, et "Tartuffe" a causé à son auteur maintes difficultés, Molière est directeur de théâtre, en même temps qu'auteur. Et il faut que le théâtre marche ; il le faut. Molière a écrit avec "Le Misanthrope" son chef-d'œuvre ; il ne recommencera pas à le saït ce qu'il en coûte. Il écrira, de nouveaux des comédies, voire des farces. Mais avec "Le Malade imaginaire et George Dandin", il inventera "la farce noire". Il sera plus gai jamais, en apparence et plus triste que jamais.

On le voit, Maurice Donnay continue de suivre sa méthode : il commente par la vie de Molière le théâtre de Molière. Deux séries de faits entrent ainsi en contact perpétuel. Le résultat, c'est un Molière admirablement pathétique et vrai.

Le Morenito continuait à dormir, et, tout en dormant, il rêvait. Il rêvait que, sur une échelle couleur d'arc-en-ciel, la "Vierge pure de l'Esperanza" descendait jusqu'à lui. Elle avait, dans ses cheveux, une couronne de lis et portait des robes blanches dans ses mains. Et elle lui disait d'une voix douce comme miel : — Juanito, tu n'as jamais oublié de me prier matin et soir... En l'honneur de la résurrection de mon fils, je veux t'en récompenser... Tu iras aux "Tauraux" dimanche !

En même temps, la Vierge se couvait, dans la main du Morenito, les pétales de ses roses blanches et, en tombant, chaque feuille de rose se changeait en une pièce d'argent, et le Morenito éprouvait une telle joie que cela féveillait. Il s'élevait, et de l'une de ses mains, ô miracle ! une pièce blanche s'échappait et tombait avec un bruit argenté sur la dalle... Il n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles... Il ramassa la pièce. C'était une belle et claire pièce de cinq pesetas. La Vierge ne s'était pas moquée de lui, et il pourrait aller à la corrida... D'un bond, il fut sur pied et se mit à courir vers la "Plaza de Toros".

Comme il tournait le coin de la "calle San Pablo", il faillit heurter une fillette du faubourg de Triana, qu'il connaissait depuis l'enfance et qu'il nommait "la Chata". Elle était très pâle et avait ses grands yeux noirs pleins de larmes.

— Qu'as-tu, Chata ? lui demanda-t-il. — Ma mère est malade, répondit-elle, et voilà deux nuits que je passe sans me coucher... Le médecin est venu ce matin et a ordonné des remèdes. Je suis allée à la "botica", mais le pharmacien n'a rien voulu me donner à crédit... Que faire ? Si les cloches sonnent pour elle, elles sonneront aussi pour moi... Je ne lui survivrai pas !

Le Morenito resta pensif un moment, les yeux plongés dans les yeux noirs de la Chata ; puis brusquement, prenant la pièce miraculeuse, il la mit dans la main de sa petite amie.

— Tiens, "nina mia", dit-il, prends cet argent ; il me vient de la "Vierge de l'Esperanza", et la "bonita Madre" ne sera pas fâchée si je l'emploie à guérir ta mère.

La Chata était si émue qu'elle ne prit même pas le temps de le remercier, et qu'elle courut, sans se retourner, chez le pharmacien...

Il était écrit que le Morenito n'irait pas, décidément, à la première course de tauraux. Mais, comme il y a des compensations au monde, il n'en passa pas moins un gai dimanche. Ce jour-là, la mère de la Chata était mieux, et celle-ci vint remercier Juanito dans la cour de la posada. Elle avait fait un brin de toilette, et, avec le reste de l'argent du Morenito, elle avait acheté deux roses rouges qu'elle avait piquées aux cheveux noirs. Si s'en allèrent tous deux se promener le long du Guadalquivir, sous les orangers en fleurs de l'Alameda.

Le printemps avait mis je ne sais quelle flamme dans les yeux de la Chata, et peut-être aussi un sentiment plus tendre contribuait à cette illumination. Quand ils

se trouvèrent dans un recoin plus ombreux, formé par de hauts buissons de myrtes, la fillette jeta brusquement ses deux bras autour du cou du Morenito, et lui dit sans la moindre fausse honte : — "Te quiero, companero !" (Je t'aime, camarade !)

Et, tandis que les cloches sonnaient la fête de Pâques, ces deux enfants de quinze ans échangeaient leur premier baiser d'amour.

LES CAPRICES DU DESTIN

Chez Mme de Laurmont, la soirée avançait : des gerbes de roses pourpres s'effeuillaient sur les tapis des tables, d'autres s'effeuillaient en leurs vases fragiles.

Une jeune fille terminait un brillant accompagnement. Le chanteur s'inclina vers elle, tandis que des braves chaleureux saluaient ses derniers notes.

C'est un charme, murmura-t-il, d'être aussi bien soutenu ; j'ai rarement rencontré pareil talent d'accompagnement.

Les yeux du jeune homme brillèrent, non seulement de la satisfaction de l'artiste, mais d'une lueur plus intime. Mlle Hertel ne s'en aperçut point. Elle n'avait pas levé vers lui son regard. Comme, indifférent à tout, elle restait assise, les doigts errants sur le clavier muet. Le programme du concert lui attribuait le morceau suivant.

Dans sa toilette très simple, mais d'un mauve exquis, Geneviève ne pouvait passer inaperçue. Cette nuance de blonde seyait à sa peau de neige, avec l'antithèse heureuse du lourd chignon sombre, éclairé d'un ramet de mimosa.

Geneviève Hertel appartenait à une honorable famille de province. Ses parents avaient été ruinés, quelques années auparavant, par la perte d'un procès visant un héritage contesté par une branche ascendante dont ils avaient tenu jours ignorés l'existence. Les frais de ce procès perdu (il s'agissait de la revendication d'un million) envahirent le plus clair de la fortune des Hertel.

Du jour au lendemain, leur fille s'était vue dans la nécessité de chercher à gagner sa vie. Parachevant une éducation déjà soignée, elle avait conquis ses brevets d'enseignement ; parlait l'anglais, se donnant, avec raison, pour bonne musicienne, on lui confia l'éducation d'une petite fille de quatre ans. La jeune institutrice, par complaisance, car on ne lui en faisait pas l'obligation, avait accepté aussi de tenir le piano aux concerts donnés chez les parents de son élève. Invitée et exécutante lui restaient étrangers, par suite, indifférents. Son effacement voulut, sans affectation, ne jeter aucun gêne dans le cercle mondain, où elle-même s'embarassait assez peu de son rôle de comparse.

Sa présence à ces réunions hebdomadaires, qui, au début, devait être exceptionnelle, passait maintenant à l'état d'habitude. Un talent de plus à mettre à contribution est, en pareil cas, appréciable. Le sien était fort apprécié.

Tandis que toute à son jeu, elle exécutait, avec brio, une fugue de Chopin, celui qui l'avait remerciée, avec tant de grâce, resté debout vers l'instrument, lui tournait ses pages. C'était un homme d'environ trente ans, vêtu avec la recherche de bon goût des gens qui peuvent se faire habiller chez les faiseurs en renom.

Derrrière Geneviève, il semblait hypnotisé par la blancheur et le bleu de la robe ondulante où voltigeaient quelques frisons d'ébène.

Le morceau fini, profitant d'un entr'acte, elle se leva, désireuse de s'isoler un peu de cette cohue de salon parisien, où elle ne connaissait quiconque. Engagant, pour cela, la pièce voisine qu'elle espérait déserte, elle s'aperçut qu'on l'y avait devancée. Le jeune homme de tout à l'heure s'y trouvait.

Contrariés d'abord, elle se dit : "Ici, je ne compte pas ; si cet inconnu veut entrer en conversation, dès qu'il aura qui je suis il va battre en retraite." Cette idée avait pu humilier une autre, elle fit sourire Mlle Hertel. La jeune fille avait bravement pris son parti de la position secondaire à laquelle elle se voyait actuellement ; elle ne s'en trouvait pas amoindrie, consciente de sa valeur morale et convaincue, en bonne justice, que sa personnalité sociale restait à la hauteur de gens qu'elle coudoyait journellement.

Cela lui suffisait. Au reste, chez les Laurmont, personne ne lui faisait sentir les distances qu'elle-même tenait à observer.

Imprevis, le murmure de la réunion arrivait jusqu'à Geneviève, atténuant l'effet d'isolement à deux qui l'avait embarrassée tout d'abord.

Le monsieur bien mis vint effectivement à elle ; ce fut pour la complimenter de la façon ex-

quise avec laquelle ses doigts venaient d'interpréter la pensée d'un maître.

Sur ce sujet, Mlle Hertel se sentit sur un terrain neutre où elle condescendit à suivre son compagnon de solitude. Ils échangeèrent donc, en communion d'idées et de goûts, leurs impressions musicales.

Cette causerie, sans conséquence, le jeune homme la cōtura ainsi :

— C'est la première fois Made-moiselle, que j'ai le plaisir de vous entendre aux soirées de Mme de Laurmont ; j'en étais un fidèle l'hiver dernier. Voulez-vous me permettre de me présenter moi-même, pu que Pheureux hasard nous réunit en dehors de l'enceinte publique (il désignait le salon). Pour ce soir le protocole aura glissé, mais nous ne sommes Anglais ni l'un ni l'autre, je crois ? C'est pourquoi j'ai osé vous adresser la parole avant cette présentation.

Il allait se nommer, Geneviève l'arrêta d'un geste. — Il n'y a pas de protocole ici pour moi, Monsieur ; je suis l'institutrice de Mlle de Laurmont.

En accentuant cette petite phrase, Geneviève, avec un sourire, quittait le jeune homme, légèrement suffoqué de ce brusque dénouement. Mais cette franchise ne parut pas avoir profité à l'impression malicieusement attendue, car l'interlocuteur s'inclina très bas sur son passage avec une nuance de respect volontairement affectée.

M. Dubost était, en effet, un habitué des mardis de la comtesse de Laurmont ; revenu d'un récent voyage, il reprenait seulement, comme il l'avait dit, sa place d'artiste très apprécié. Mlle Hertel n'eût pas la curiosité de s'informer du nom de ce jeune témoin qui avait daigné lui témoigner une si flatteuse attention. Cela lui fut semblé puéril ; puis, dans sa position, venant d'un jeune homme et d'un chose délicate qui répugnait à son tact de bonne éducation.

Pourtant, combien l'eussent fait à sa place ! Elle ne tarda pas à se rendre compte de l'impression qu'elle avait produite dès l'abord, à ce dilettante foie de musique, mais non moins occupé (bien des choses en témoignaient) de celle qui lui prêtait son concours. Les filles d'Ève ont tôt fait de dénier l'hommage sincère des banals compliments en usage.

L'é ranger se montrait pourtant d'une extrême réserve, depuis qu'il avait la position secondaire de Geneviève dans la maison, une inclination profonde à l'arrivée et au départ, un remerciement après chaque morceau : c'était tout. Personne n'aurait pu en deviner davantage ; mais, regard au côté de la jeune institutrice, il modulait de son organe puissant et souple les airs favoris de son répertoire, elle comprenait qu'à elle venaient toutes les paroles d'amour.

Geneviève était plus troublée de sa découverte qu'elle ne voulait se l'avouer.

Un soir, peu de temps après la première entrevue, comme elle traversait le second salon pour aller transmettre un ordre, celui qui l'émouvait quelque peu se retrouva sur son passage. Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre ; ayant guetté sa sortie, il se tenait volontairement sur son chemin. Geneviève était fière et point romanesque. Cette insistance à la poursuivre ainsi la blessa. Elle se redressa de toute sa dignité, prête à faire comprendre que le procédé lui déplaisait, mais il parlait et les premiers mots la clouèrent sur place.

— Je n'ai pas l'intention de vous offenser, disait légèrement le jeune homme, mais je vous en supplie, dites-moi si, à vot-e propos, tout à l'heure, on ne m'a point trompé ? Etes-vous bien Mlle Hertel ? Moi, je me nomme Maurice Dubost.

Les yeux noirs, qui ensorcelaient si bien l'élève, le désagréèrent, stupéfait.

C'était le nom de ceux qui avaient enlevé, avec la fortune espérée, l'aisance déjà acquise ! La physiognomie de Geneviève répondait trop clairement pour qu'il fût nécessaire de s'assurer davantage.

Vite reconquise pendant la jeune fille se fit un point d'honneur de ne pas paraître rendre responsable ce parent inconnu de ce qui l'était qu'une fâcheuse fatalité.

Lui tendant généreusement la main. — Mon cousin, alors ? fit-elle. — Ou, votre cousin ? Ignorais votre existence personnelle comme vous deviez, probablement, ignorer la mienne ; mais pouvons-nous en rester là ? Avant de savoir ce que je viens d'apprendre, c'est-à-dire tout ce qui vous concerne, et le mal, dont bien involontairement je suis l'auteur, je désirais de toute mon âme, oh ! croyez-le, je vous en prie, ne pas vous rester étranger. C'est même dans ce but que j'ai interrogé votre mère, Mme de Laurmont. Elle vous admire, elle vous estime. Moi, qui, depuis votre première apparition dans ce salon où je ne voyais que vous, n'ai qu'une pensée : vous y retrouver encore ! Jugez

de mon ravissement, auquel s'est joint une profonde déolation en apprenant les liens de parenté qui nous rapprochent et le rôle détestable que j'ai joué dans votre histoire. Vous devez me haïr, ne suis-je pas la cause de votre infortune ?

Il était charmant dans son explication loyale et combien touchant le regard qui implorait son pardon.

Le haïr ! Était-ce seulement admissible ? Pourtant, combien de fois avait cette heure, sa pensée se reportant sur le nid volontairement abandonné, elle maudissait ces parents inconnus.

Sans doute, la ruine dont ils étaient les auteurs ne l'avait pas fait souffrir autant qu'elle l'eût imaginé. Un heureux hasard avait amené chez les Laurmont où on la traitait presque comme de la famille ; à part les heures de classe, elle y jouissait d'un semblant de liberté ; mais... l'exil de la maison paternelle, le souci de l'avenir, l'idée de la dépendance acceptée ! Que de sérieux griefs contre une légiti-me mais douloureuse spoliation. L'égé ! Qui ; elle le reconnaissait d'autant plus volontiers que maintenant, dans son esprit, une sympathie naissante se mêlait d'accord avec la décision de la justice.

Une seconde fois, avec plus d'abandon, sa petite main frémillante se donna dans une étreinte cordiale.

On dansait au salon voisin ; la mélodie d'une valse mettait dans l'air qui vibrait autour d'eux sa pénétrante langueur.

Maurice gardait, sans penser à les rendre, les doigts à généreusement tendus.

— Mademoiselle... pardon, ma cousine, ne me permettez-vous pas de réparer un tort qui m'accable ? Peut-être existait-il un moyen bien simple d'arranger les choses, à présent que nous nous connaissons et que je vous aime.

Il s'interrompit brusquement, craignant d'aller trop vite.

Geneviève le regardait avec gentillesse, le laissant dire sans aider à cet embarras qui la ravissait.

Dès les premiers mots, son esprit était préparé à ce qui allait suivre.

Où, le moyen serait assez de son goût, mais encore fallait-il, avant de le discuter, savoir quel chose de plus précis sur ce cousin inattendu qui lui tombait du ciel.

Elle le fit asseoir et l'interrogea.

Les parents de Maurice venaient l'un et l'autre. Ils n'avaient que ce fils et résidaient à Paris. Déjà fortunés avant la réalisation du fameux héritage, leur droit incontestable à le revendiquer s'était appuyé de pièces d'identité établissant sûrement la filiation primordiale. Les Hertel, convaincus, à leurs dépens, pouvaient ils l'un en vouloir plus que de raison ? Ah ! si Maurice s'était douté ! Mais une fois entre les mains du tribunal, la procédure avait suivi son cours, les paris rivaux ne se connaissant que de nom et tout ce qui touche à l'or est si peu affaire de sentiment !

Cette question-là n'intéressait plus Geneviève.

— Laissons de côté ce passé de chicane, mon cousin, dit-elle. Cela n'a rien de palpitant pour nous deux. Parlons plutôt de votre existence, de vos projets, de vos projets. Vous en savez beaucoup plus sur moi que je n'en sais sur vous. Mme de Laurmont vous a mis au courant de mon histoire, est-il juste de me laisser ignorer la vôtre ?

— O ma trop délicieuse cousine, un homme dont le cœur est libre et qui n'a qu'à penser à lui, n'a point d'histoire. Mon passé ne compte guère ; il me semble n'avoir bien commencé à vivre que le beau soir où vous m'êtes apparue.

Et surprenant un sourire sur les lèvres de la jeune fille : — Vous ne le croyez pas ? Geneviève évita de répondre et, bien fémininement, fit une autre question :

— Il est étonnant que vous soyez arrivé à votre âge, dans une position brillante, sans vous marier ; qu'attendiez-vous donc ? Son cousin l'enveloppa toute d'un ardent regard qui la baigna d'une grande lueur de joie.

— C'est un orage de la vie qui vous a mis sur ma route, murmura-t-il dans un soufre qui ressemblait presque à un baiser : Geneviève, pour me marier, j'attendais aussi le coup de foudre !

Mademoiselle Farine fine..... 125 gr. Beurre fin..... 125 gr. Sucre en poudre... 150 gr. Eau..... zeste de citron râpé ou de la vanille en poudre.

Casser les œufs, séparer les blancs des jaunes. Incorporer aux jaunes le sucre en poudre, tourner avec une cuillère de bois jusqu'à ce que le sucre soit bien fondu et forme avec les œufs un mélange blanc et coulant ; ajouter ensuite par petites doses la farine et le beurre amolli, aromatiser avec du zeste de citron râpé ou de la vanille en poudre. Travailler vivement le tout pour le rendre léger, y mêler la blanc d'œufs battus en neige et mettre à cuire à four doux, dans de moules à madeleines légèrement beurrées.

On peut, si l'on veut, ajouter la pâte des amandes douces pilées, il faut alors y joindre, comme dans toutes les préparations aux amandes, deux ou trois amandes amères, afin de provoquer par la combinaison des deux principes renfermés dans les amandes l'émulsion et l'amygdaline, de l'acide cyanhydrique (acide prussique), qui donne le goût de la cerise.

On signale de Saint-Petersbourg une découverte qui semble émaner de J. Verne ou de Robt. Le prof. Roeding, de l'Institut technologique, a inventé un appareil qu'on pourrait appeler l'œil électrique, et qui permet de voir à distance tous les objets qui sont dans le rayon de cet instrument. Par exemple, un chef d'industrie pourra, de son bureau, se rendre compte de ce qui se passe dans chacun de ses ateliers. Le fond de la mer deviendra visible, etc. On attend avec curiosité des précisions sur une telle découverte.

L'œil électrique. On signale de Saint-Petersbourg une découverte qui semble émaner de J. Verne ou de Robt. Le prof. Roeding, de l'Institut technologique, a inventé un appareil qu'on pourrait appeler l'œil électrique, et qui permet de voir à distance tous les objets qui sont dans le rayon de cet instrument. Par exemple, un chef d'industrie pourra, de son bureau, se rendre compte de ce qui se passe dans chacun de ses ateliers. Le fond de la mer deviendra visible, etc. On attend avec curiosité des précisions sur une telle découverte.

de mon ravissement, auquel s'est joint une profonde déolation en apprenant les liens de parenté qui nous rapprochent et le rôle détestable que j'ai joué dans votre histoire. Vous devez me haïr, ne suis-je pas la cause de votre infortune ?

Il était charmant dans son explication loyale et combien touchant le regard qui implorait son pardon.

Le haïr ! Était-ce seulement admissible ? Pourtant, combien de fois avait cette heure, sa pensée se reportant sur le nid volontairement abandonné, elle maudissait ces parents inconnus.

Sans doute, la ruine dont ils étaient les auteurs ne l'avait pas fait souffrir autant qu'elle l'eût imaginé. Un heureux hasard avait amené chez les Laurmont où on la traitait presque comme de la famille ; à part les heures de classe, elle y jouissait d'un semblant de liberté ; mais... l'exil de la maison paternelle, le souci de l'avenir, l'idée de la dépendance acceptée ! Que de sérieux griefs contre une légiti-me mais douloureuse spoliation. L'égé ! Qui ; elle le reconnaissait d'autant plus volontiers que maintenant, dans son esprit, une sympathie naissante se mêlait d'accord avec la décision de la justice.

Une seconde fois, avec plus d'abandon, sa petite main frémillante se donna dans une étreinte cordiale.

On dansait au salon voisin ; la mélodie d'une valse mettait dans l'air qui vibrait autour d'eux sa pénétrante langueur.

Maurice gardait, sans penser à les rendre, les doigts à généreusement tendus.

— Mademoiselle... pardon, ma cousine, ne me permettez-vous pas de réparer un tort qui m'accable ? Peut-être existait-il un moyen bien simple d'arranger les choses, à présent que nous nous connaissons et que je vous aime.

Il s'interrompit brusquement, craignant d'aller trop vite.

Geneviève le regardait avec gentillesse, le laissant dire sans aider à cet embarras qui la ravissait.

Dès les premiers mots, son esprit était préparé à ce qui allait suivre.

Où, le moyen serait assez de son goût, mais encore fallait-il, avant de le discuter, savoir quel chose de plus précis sur ce cousin inattendu qui lui tombait du ciel.

Elle le fit asseoir et l'interrogea.

Les parents de Maurice venaient l'un et l'autre. Ils n'avaient que ce fils et résidaient à Paris. Déjà fortunés avant la réalisation du fameux héritage, leur droit incontestable à le revendiquer s'était appuyé de pièces d'identité établissant sûrement la filiation primordiale. Les Hertel, convaincus, à leurs dépens, pouvaient ils l'un en vouloir plus que de raison ? Ah ! si Maurice s'était douté ! Mais une fois entre les mains du tribunal, la procédure avait suivi son cours, les paris rivaux ne se connaissant que de nom et tout ce qui touche à l'or est si peu affaire de sentiment !

Cette question-là n'intéressait plus Geneviève.

— Laissons de côté ce passé de chicane, mon cousin, dit-elle. Cela n'a rien de palpitant pour nous deux. Parlons plutôt de votre existence, de vos projets, de vos projets. Vous en savez beaucoup plus sur moi que je n'en sais sur vous. Mme de Laurmont vous a mis au courant de mon histoire, est-il juste de me laisser ignorer la vôtre ?

— O ma trop délicieuse cousine, un homme dont le cœur est libre et qui n'a qu'à penser à lui, n'a point d'histoire. Mon passé ne compte guère ; il me semble n'avoir bien commencé à vivre que le beau soir où vous m'êtes apparue.

Et surprenant un sourire sur les lèvres de la jeune fille : — Vous ne le croyez pas ? Geneviève évita de répondre et, bien fémininement, fit une autre question :

— Il est étonnant que vous soyez arrivé à votre âge, dans une position brillante, sans vous marier ; qu'attendiez-vous donc ? Son cousin l'enveloppa toute d'un ardent regard qui la baigna d'une grande lueur de joie.

— C'est un orage de la vie qui vous a mis sur ma route, murmura-t-il dans un soufre qui ressemblait presque à un baiser : Geneviève, pour me marier, j'attendais aussi le coup de foudre !

MORT DE MARTIN GREIF.

Un des derniers lyriques — le dernier peut-être — de l'ancienne génération, Martin Greif, vient de mourir à Kuefstein à l'âge de 72 ans.

Poète lyrique et écrivain dramatique, Martin Greif, de son vrai nom Hermann Frey, était né en 1839 à Spire. D'abord officier d'artillerie, il avait quitté l'armée pour se consacrer aux lettres. Il a vécu surtout à Munich.

Ses vers, dont la forme n'était pas très marquée, plaisaient et attachaient par une certaine sensibilité contemplative en face de la nature. Martin Greif fut le poète de son tempérament particulier, un peu timide, replié sur lui-même et mélancolique. Sa déception s'augmenta du peu de succès de ses œuvres de théâtre, pour lesquelles il avait eu de grandes ambitions. Plusieurs de ces pièces sont des sujets historiques nationaux. L'une d'elles a pour héros Hans Sachs. Il a aussi écrit un "Néron", une "Françoise de Rimini". Presque tous ses drames ont été représentés au Théâtre-Royal de Munich.

Martin Greif aura sa place parmi les poètes d'impressions délicates et intimes, les poètes sympathiques des pays rhénans et souabes, chantres émus des beautés naturelles et des mouvements du cœur, tels Uhland et Mierike.

A propos de bottes. Devotions un truc — nous le tenons d'un maître d'hôtel d'une de nos villes d'eau — dont les devotions pourront être tirées un curieux effet de rire, écrit un chroniqueur parisien. Quelques jeunes misses londoniennes sont d'une coquetterie raffinée, car elles emportent en voyage deux ou trois paires de bottines minuscules. Ces bottines, elles ne les mettent jamais, et pour cause, mais chaque jour, elles ont le soin de les déposer devant la porte de leur chambre d'hôtel. Les vraies bottines, celles dont elles rougissent, mais qu'elles portent réellement pour éviter de fatigantes tortures, elles les nettoient elles-mêmes, ou bien — celles qui sont mariées — les font nettoyer par leurs maris, dans le silence de la chambre close. Elles sont fières de passer par avoir un pied de poupée, même auprès du plus infime des garçons d'hôtel, de la plus vulgaire des femmes de chambre. Respectons ce petit travers — qui n'a pas les siens ! — et reconnaissons que si quelques Anglaises ont des pieds de Cendrillon, les Parisiennes chaussent les pantoufles de Cendrillonnette. Tout est relatif, n'est-ce pas ?

CUISINE

Côtellettes de porc à la sauce piquante. Faire revenir les côtelettes dans une casserole avec un morceau de beurre, les retirer, faire un roux brun, mouiller avec un peu de bouillon, remettre les côtelettes, puis des oignons et des échalotes, puis au préalable dans du beurre blanc pendant 20 minutes, assaisonner de bon goût, ajouter un bouquet garni et laisser cuire. Au moment de servir, retirer le bouquet et joindre à la sauce, des câpres et des cornichons coupés en rondelles.

Écrivaines. Retirer la nageoire du milieu de la queue, afin d'enlever en même temps un boyau noir et amer. Mettre dans une sauteuse, pour 24 écrivaines, perles en branches, 2 échalotes, 2 oignons, une gousse d'ail, deux carottes coupées en rondelles, poivre, sel, une ou deux cuillerées de vinaigre et un verre de vin blanc. Couvrir la sauteuse et laisser cuire environ une demi-heure, puis ajouter les écrivaines, après les avoir lavées ; les faire cuire en les sautant de temps en temps, jusqu'à ce qu'elles soient rouges.

Mademoiselle Farine fine..... 125 gr. Beurre fin..... 125 gr. Sucre en poudre... 150 gr. Eau..... zeste de citron râpé ou de la vanille en poudre.